

*court terme, à la corruption occasionnelle car "elle devenait alors un coût rationnel". » (p. 42)*

Une perle : « *Elie Wiesel, tout à fait dans le personnage de moraliste-en-résidence, faisant l'analyse du sommet de Davos à l'intention d'une jeune femme de la télévision mexicaine : "Dans nul autre congrès à travers le monde vous ne trouverez autant de capitaines d'industrie tenant des propos ayant trait à l'âme". » (p. 57)*

Klaus Schwab, déjà nommé : « *Cela n'aurait aucun sens de dire à ces personnalités [les Maîtres du Monde, donc] comment s'y prendre pour optimiser leur réussite [...] Ils ne seraient pas là s'ils n'avaient pas déjà les réponses. Ils sont très sûrs d'eux. » (p. 65)*

George Soros, poète lyrique : « *Quand les catastrophes économiques "font assez de bruit pour arrêter la musique", il faut avoir les moyens de "relancer la partition". » (p. 74)*

Newt Gingrich, l'impayable (?) ex-candidat à la présidence des Etats-Unis, parle de « *"pax humana", expression qu'il trouvait plus en accord avec les faits géopolitiques que ne l'était la formule antérieure de "pax americana", dont la connotation, dépassée et démodée, renvoyait à la brutalité, à la cupidité. » (p. 76)*

Laura Tyson, ancienne présidente du Comité des conseillers économiques du président Clinton, dont on se demande ce que font les dirigeants américains de ses conseils : « *Ce dont nous parlons ici, dit-elle, c'est d'avidité. De stupidité, de lâcheté et d'avidité. Nous parlons des investisseurs de Londres, de Paris et de New York qui saisissent la proie de profits faciles pour, quand tourne la chance, chercher à se défaire sur un gouvernement. Nous parlons de la privatisation des gains et de la nationalisation des pertes... » (p. 98)*

Pour finir, ces deux commentaires de Lapham où tout est dit : « *Les parlements de par le monde se laissent intimider par le capital de la même façon qu'aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ils se laissaient intimider par les armes. » (p. 28)*

« *Ces messieurs et ces dames de la création capitaliste [...] professaient des opinions largement façonnées par les médias – dont ils étaient par ailleurs propriétaires. Convaincus que les parlements du monde entier travaillaient à conforter*

*les marchés mondiaux, la politique, pensaient-ils, n'était qu'une fonction subsidiaire de l'économie, et la démocratie un agréable produit dérivé du capitalisme. Pour eux, les législateurs se succédaient au gré des saisons tout comme des équipes de football ou des mouches. » (p. 67-68). Que, pour les Maîtres du Monde, la démocratie puisse être un agréable produit dérivé du capitalisme, voilà, sans rire, qui donne à penser. Lénine et tous ses successeurs doivent en ricaner dans leur tombe...*

—J.-C. PONS

---

*L'ATTENTAT. FILM DE SIMONE BITTON. ANTENNE 2, 1999.*

Le 4 septembre 1997, dans une rue très fréquentée de Jérusalem, une bombe explose, causant la mort de onze personnes : huit Israéliens, dont trois adolescentes, ainsi que celle des auteurs de l'attentat, trois jeunes intégristes palestiniens du Hamas. Voilà les faits. C'est le point de départ du film de Simone Bitton. La réalisatrice va partir à la recherche des conséquences directes de la mort des victimes israéliennes et palestiniennes chez leurs parents ou amis, et, derrière l'affliction, tenter de débusquer constamment les raisons profondes de l'acte terroriste. Le film ne décolle jamais de son sujet premier, l'attentat lui-même, auquel, par un montage en leit-motiv, il revient constamment : d'abord des images de la télé israélienne tournées tout de suite après l'explosion, puis les images de l'enterrement des victimes israéliennes (et non palestiniennes : un père palestinien qui a perdu son fils précise bien que les corps n'ont pas été rendus, pas même montrés aux familles pour identification), ensuite des séquences tournées dans la rue Ben-Yehouda aujourd'hui, avec son animation retrouvée, ses jeunes gens insouciantes et rieurs.

Ce qui frappe d'emblée à la vision et à l'écoute des parents des victimes est l'absence de haine. Puis, immédiatement, et bien sûr en liaison directe avec cette absence, l'étonnante lucidité de tous et de toutes. Par exemple Mark Zarka, le

père de Sivan, morte le 4 septembre à l'âge de 14 ans. Pour lui, elle est, dérisoirement, « *comme un combattant tombé à la guerre* » – c'est dire en peu de mots la consubstantialité de la guerre et d'Israël (un père palestinien, ailleurs, plus tard, ne contredira pas le propos mais l'affinera : « *Israël ne veut pas la guerre et ne veut pas la paix* »). Et le père de Smadar, même âge, également morte : « *Mes enfants n'auraient jamais tué une enfant de 14 ans. Mais mes enfants n'ont jamais été humiliés, ils n'ont jamais eu faim.* » Ou Muhammad Shouli, père d'un des auteurs de l'attentat, évoquant une rencontre avec des hommes du Hamas : « *J'ai demandé à l'un d'eux : "Si vous aviez dit à mon fils de tuer son père, il l'aurait fait ?" Eh bien ils m'ont répondu : "Il l'aurait tué, ils en sont là". C'est ça l'islam ?* »

Le film montre aussi d'autres conséquences de l'attentat : les représailles exercées par l'armée israélienne à l'encontre des familles palestiniennes – maisons rasées au bulldozer ou rendues inhabitables par des « raffinements » du genre barils remplis de béton et disposés sur toute la surface des pièces. La honte. Une mère, sans rage excessive, dira que, devant de telles exactions, si on lui fournissait une ceinture de bombes, elle se la passerait autour de la taille et se ferait sauter au milieu des soldats israéliens. Mais il y a pourtant chez tous les Palestiniens et Palestiniennes du film cette sorte de patience surprenante qui n'est en fait que la certitude inébranlable – et pour cause – que la justice est de leur côté et qui surtout atteste leur désir de paix. Et quand cette patience soudain les abandonne – rappelons que nous sommes en 1997, après l'Intifada, et que les « accords de paix » ont accouché de Nétanyahou –, eh bien il ne reste plus que le désespoir, tel celui d'un jeune Palestinien se confiant à un psychiatre, Eyad al-Sarraj, qui rapporte son propos à un couple d'Israéliens dont la fille a péri à Jérusalem : « *Il n'y a pas de solution, chaque Palestinien doit aller en Israël avec une bombe et tuer un Israélien* ». A quoi font écho ces paroles de Nourit Peled-Elhanan : « *Ces garçons [les auteurs de l'attentat], où sont-ils nés ? Où étaient-ils censés vivre ? Ils sont nés dans la merde, la pourriture, qu'avaient-ils à perdre ?* », cette même Nourit, émouvante au dernier degré dans sa dou-

leur difficilement mais admirablement contenu, qui pense qu'il faudrait « *boycotter Israël jusqu'à ce qu'il devienne normal* ».

On l'aura compris, *L'Attentat* est un film qui, obstinément, du point de vue des êtres, traque les effets de cette sale guerre (appelons un chat un chat), ses ravages sur les corps et sur les esprits, mais sans passer nettement par la case politique. Focalisé sur l'attentat et ses conséquences humaines, il n'en pointe pas moins la responsabilité politique à tout instant, ne serait-ce qu'en nous contraignant à nous poser ces questions : Cette situation intolérable, avant, pendant et après Nétanyahou, quoi, qui l'entretient ? Pourquoi ? Comment ? Personne dans le film ne crie vengeance, ni les Israéliens dont les proches ont été tués par des kamikazes palestiniens, ni les Palestiniens qui ont perdu trois des leurs et qui en plus ont eu leurs maisons détruites par l'armée israélienne. Qui a tué onze personnes le 4 septembre 1997 à Jérusalem ?

—J.-C. P.

---

MOHAMMED EL-BISATIE. *DERRIERE LES ARBRES*. ROMAN TRADUIT DE L'ARABE (EGYPTE) PAR EDWIGE LAMBERT. PARIS, ACTES SUD, 2000, 126 P.

En refermant ce deuxième roman d'El-Bisatie, traduit de l'arabe, il me revient des expressions insistantes, titres des romans d'un écrivain de l'Est qui a décidé de jouer avec nos drames humains, de peur de sombrer dans la gravité : *L'insoutenable légèreté de l'être*, *La vie est ailleurs* ou encore *La Plaisanterie*.

Le sujet est pourtant sérieux : la nécessité de commettre un crime d'honneur par un mari boucher qui a surpris sa charmante épouse avec un jeune homme. Cela se passe dans un village du Delta, en Egypte, là où il allait de soi que celui qui a subi l'affront fasse vengeance lui-même, et où la justice de l'Etat n'intervient qu'une fois les choses réglées selon l'ordre coutumier. Ainsi que l'explique le représentant de la justice au village : « *Les choses suivent leur cours. C'est le destin. C'est comme pour le juge : son rôle vient à la fin.* »